

Clay

MATTHIEU BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Couverture crédits photos : istock | dundanim – ref. 97486929/ jeremyme – ref. 637580396/ Silent_GOS – ref. 873865016 | Matthieu Biasotto © 2019. Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-4721-7

Chapitre 1

Lord Hybris

Bile, panique, dégoût et sueur froide. La chasse d'eau recouvre mon souffle haletant et emporte ma détresse au fond d'une librairie perdue au cœur de la Nouvelle-Angleterre, entre Rochester et Portsmouth. J'abandonne la cuvette pour l'enfilade de lavabos, je me rince la bouche et le visage à grande eau, je cherche à travers le reflet du miroir le courage d'aller me prostituer une nouvelle fois. Dans la glace, l'évidence me gifle : ce n'est pas en fixant le regard bleu et cerné d'un type privé d'inspiration que mon angoisse va se dissiper. Un œil tendu sur la montre, j'ai l'estomac tordu par un mauvais pressentiment. Une crainte qui me colle à la peau depuis mon retour dans le New Hampshire. S'immisçant dans mon malaise, une voix sèche et cassante ricoche dans les W.-C. déserts.

— C'est bon, tu te sens mieux ? On peut arrêter les caprices de diva ?

Les bras croisés, adossée à la porte, drapée d'une fourrure aussi claire que son carré asymétrique, Heather me toise de ses billes brunes et souffle que n'importe quel auteur tuerait pour bénéficier de cette tournée conclue avec Barnes & Noble dans chaque État d'Amérique du Nord. Elle renchérit en me rappelant que la plus grosse chaîne de librairies ne traite qu'avec les poids lourds de la

littérature et on me déroule le tapis rouge.

— Alors tu vas te ressaisir, entrer dans la « Black box » et dédicacer jusqu'à ce soir.

— Je ne veux plus mettre un pied dans cette foutue cellule.

Maudite Black box... Ce cube sombre en verre trempé devait être un compromis, c'est mon cauchemar, ma punition. Une cage dans laquelle je passe des heures, privé de lumière ou presque. À ma demande, un unique halo central me permet de signer en aveugle, j'y tiens. Sauf qu'ici et maintenant, j'étouffe à l'idée de m'enfermer là-dedans. C'est risqué. Trop risqué.

— Cellule, tout de suite les grands mots ! Il me semble qu'on était d'accord pour que tu poursuives tes dédicaces dans le noir tant que tu n'es pas capable d'écrire.

Mon poing enserme le robinet lorsque je le referme et je frappe rageusement le lave-mains, furieux d'être pris au piège. Encore et encore.

— Je n'ai jamais été « d'accord » Heather. Tu me prends en otage, c'est différent.

— Écris-moi un best-seller et tout sera réglé.

— J'en peux plus de la pression que tu me mets ! J'y arrive pas ! Rien ne sort, OK ?

— Je ne suis pas responsable de ton syndrome de la page blanche. Je me contente de trouver des solutions pour continuer à vendre puisque tu es infichu de renouer avec la créativité.

— Tu te fous de moi ?

Cramponné à la faïence, je fulmine, mais elle s'en contrefiche. Après avoir dégagé sa frange d'un blond polaire, elle examine ses

ongles vernis de noir et riposte d'un air dédaigneux.

— J'ai trouvé ton carnet compromettant depuis un bout de temps. Je pensais que tu t'étais fait à l'idée. Qu'est-ce qui a changé ce matin ?

Ce qui a changé ? C'est que je sature ! Pire encore, c'est le choix de cette putain de librairie ! Ce n'est pas faute de l'avoir prévenue, mais Heather n'a rien voulu savoir et je me retrouve parachuté à Northwood. À quelques kilomètres d'East Hope Lake, là où tout a commencé. Dangereusement proche de l'épicentre de mon passé.

— J'ai grandi ici. Tu n'as pas idée du scandale qui nous pend au nez !

— J'en ai une idée assez précise, fais-moi confiance. Mais à part moi, personne ne sait que tu es un monstre, je ne vois pas le problème.

Entre ses épais sourcils, sa ride du lion s'efface un instant tandis que je sèche mes mains et mon front perlant en la maudissant copieusement. Déconnectée de ma colère, elle tend mon indispensable masque de plastique et son sourire étire son rouge à lèvres écarlate.

— D'ailleurs, c'est vraiment dommage que nous soyons obligés de conserver ton anonymat... Un brun aux yeux clairs si ténébreux et écorché...

Elle s'approche, effleure la ligne de ma mâchoire. Des images épouvantables me submergent, je dégage ses doigts, agacé par son rentre-dedans. C'est épidermique, je suis à un cheveu de retourner au fond des toilettes.

— Ne me touche pas.

— Regarde-moi cette bouche d'animal blessé, tu multiplierais nos ventes par dix.

— Je ne suis pas sûr que le handicap soit très vendeur.

Comme un vieux réflexe, depuis le début de son chantage, je place ce visage blanc et inexpressif sur le haut de mon crâne, avant de saisir ma canne sur le rebord du lavabo. En boitillant, je contourne mon éditrice qui me bloque le passage. Elle me scanne à la manière d'une prédatrice, ravie de me tenir par le secret. Passant sa langue sur les dents, les yeux rivés avec envie vers mon pantalon, elle abaisse mon masque. Son gant se pose alors sur mon pull à col roulé et elle me murmure « même abîmé, je ferais bien de toi mon quatre heures ».

— Tu me dégoûtes, Heather.

Et ce n'est pas nouveau. D'ailleurs, elle recule, ouvre la porte, sans ciller ni même relever. Un brouhaha feutré s'élève entre les rayons polars et thrillers. Je déglutis, songeant à ce qui pourrait arriver si quelqu'un du coin découvrirait mon identité. Heather sourit de plus belle, et m'invite à sortir.

— Il y a un monde fou, tu les entends ? Tes lecteurs s'impatientent, file signer. La Black box t'attend.

Chapitre 2

Cassy

Sous un ciel gris d'une fin novembre, au pied de la devanture ocre et beige de Barnes & Noble, la foule se presse vers les portes d'entrée et les colonnes en béton déjà décorées pour les fêtes. L'agitation et l'effervescence dans cette librairie à Northwood n'ont rien à envier à la folie d'un Black Friday. Je joue des coudes dans le sillage de ma sœur Sherley, pour me faufiler jusqu'aux affiches recouvrant les vitrines avant de franchir le seuil presque en apnée tant je suis comprimée. C'est écrit en gros, Lord Hybris, le Prince du noir est en dédicace ici, dans sa fameuse Black box et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'évènement attire du monde. Pressée contre ma sœur, j'évite qu'on piétine mes bottines, et me laisse emporter vers le rayon thriller qui fait la part belle au phénomène du moment. La marée difforme et chaotique de lecteurs s'organise lentement en un rang discipliné à l'aide des vendeurs qui implorent notre patience. Sous les néons, la chaleur devient rapidement insupportable, je retire mon bonnet, et dompte ma tignasse brune en une queue de cheval avant de retenir Sherley qui semble vouloir s'échapper.

— Hey, où tu vas ?

— Cassy, tu m'oblige à me lever aux aurores... Tu as vu ma tête ?

C'est vrai qu'elle a l'œil mauvais et son make-up n'adoucit en rien les éclairs dans ses pupilles dorées. Elle dénoue son foulard et dévoile son chemisier blanc avec la classe d'une femme d'affaires et l'autorité d'une maîtresse d'école. Elle encaisse un coup de coude qui l'irrite davantage avant de reprendre.

— Si je n'ai pas mon expresso, je vais commettre un meurtre !

Je m'en veux presque, il suffit d'examiner ses cheveux impeccablement lissés couvrant les épaulières de son manteau strict pour s'apercevoir qu'elle n'a rien à voir avec les fervents lecteurs de l'écrivain anonyme. C'est sûr, Sherley préférerait être dans son bureau bien rangé, devant des courbes et des chiffres. Agacée d'être ballotée par ceux qui cherchent à gratter quelques places, elle s'éloigne encore un peu.

— Je te prends quelque chose ?

D'un signe de la tête, je décline et sur la pointe des pieds, je l'observe disparaître vers l'espace dédié au café Starbucks. Seule dans la file qui diminue doucement, je me rends compte que l'excitation des premières secondes s'estompe et que le vacarme ambiant se mue en un chuchotement respectueux, presque religieux. Le couple qui me précède se décale, attiré par la promotion d'ouvrages en tête de gondole. Alors qu'ils sont sensibles à l'appel des présentoirs, j'avance ni vue ni connue, je gagne du terrain et leur passe devant. J'enserme mon exemplaire de *Dark Reflections* contre ma gabardine noire, me fustige pour les traces de doigts laissées par mes mains moites sur la couverture et frotte le livre contre mon slim faussement usé. Impatiente, je jette un œil au loin, vers ce cube un peu inquiétant qui s'érige sous les faux plafonds. *Ne te dégonfle pas.*

Alors qu'on trépigne entre les boules de Noël et les guirlandes, tandis que je veille à ce que les personnes derrière moi le restent jusqu'au bout, un parfum d'arabica me rejoint, Sherley revient avec son précieux café en main. Sirotant son expresso, elle jauge de la distance qui nous sépare de la Black box et s'étonne de mon état fébrile.

— Pas la peine de stresser, ce n'est qu'une dédicace, trois pauvres lignes sur la page de garde.

— C'est important.

— Mouais... si tu le dis. Et dire qu'on est censées bosser...

— Merci de nous couvrir, j'apprécie, tu sais.

— Ne parlons pas de choses qui fâchent. C'est bientôt à nous, on dirait.

Je trépigne tandis que ma sœur s'étonne qu'il y ait autant de monde pour rencontrer quelqu'un qui refuse de se montrer. Puis elle s'empare du livre que je compte faire dédicacer. Sceptique, à la limite du dégoût, elle se penche à mon oreille et me susurre :

— Tu avoueras que rien que le titre est de mauvais augure...

Elle me rend le pavé, sans daigner l'ouvrir. Les premiers lecteurs sortent de la cage noire, souriants, sur un petit nuage, ravis d'avoir été si proches de l'écrivain dont personne ne sait rien. On avance encore d'un petit mètre, je me risque à relire le résumé aussi énigmatique que glaçant. Je ravale ma salive, je suis de moins en moins sereine alors qu'elle insiste à voix basse.

— C'est malsain.

— Je sais.

D'ici, je peux apercevoir nos silhouettes se reflétant sur le verre

trempé. La grande sœur, working girl et raffinée, venue pour me soutenir sans vraiment me comprendre. Et puis moi, petite brune aux yeux verts et fatigués, déterminée à pénétrer dans cette cage. Venant à bout de sa dernière gorgée de café, Sherley poursuit de plus belle.

— Je ne sais même pas comment tu peux apprécier ce genre de lecture.

Elle attend une réponse de ma part, la porte noire se dresse juste devant moi. Avant de faire le grand saut, je m'incline à mon tour et lui murmure discrètement.

— Je te rassure, je n'aime pas du tout.

Outrée, elle me tire par le bras et m'oblige à lui rendre des comptes.

— Mais qu'est-ce qu'on fiche ici alors ? Je croyais que c'était important !

Exaspérée, elle se pince l'arête du nez. Et je n'ai pas le temps de m'expliquer, car c'est à moi d'entrer. La porte automatique s'ouvre dans un feulement discret. La gorge sèche, j'imité mes prédécesseurs et je dépose mon téléphone dans le vide-poche dédié avant de me risquer à m'enfoncer dans l'obscurité. Pas de portable, pas de selfie, c'est la règle si l'on veut pénétrer là-dedans. Une faible lueur au sol me guide dans les ténèbres, à peine suffisante pour ne pas se casser la figure. À chaque pas, mon cœur s'accélère, cette mise en scène fonctionne chez moi. Dispositif marketing ou réel besoin de conserver l'anonymat, je trouve cette boîte aussi perturbante qu'oppressante. Mon œil s'habitue à l'obscurité, mais le seul repère auquel je peux m'accrocher est un halo timide éclairant un bureau ou une table. Consciente de respirer trop fort, je

me contiens et avance d'un pas. Droit devant, je distingue l'éclat d'une paire d'yeux qui scintille, mais l'obscurité refuse de m'en dévoiler davantage. Pas même la couleur, ni la forme.

— Avancez, n'ayez pas peur...

Ces quelques mots tranchent les ténèbres, et je ne suis pas certaine qu'ils me rassurent, au mieux ils renforcent mon malaise. Je m'exécute et reste focalisée sur la lampe, le seul petit bout de lumière dans cet espace inquiétant.

— C'est assez spécial comme ambiance.

— Un peu comme mes livres, non ?

Une impression étrange m'assaille, j'approche encore un peu, entre doute et curiosité. Mes genoux heurtent les pieds du bureau, je reste droite, pressée de revenir à l'air libre.

— J'imagine...

Un bruit de chaise me laisse penser qu'il s'assoit, mon souffle est couvert par sa respiration. Du fameux « Lord Hybris », je n'ai droit qu'à une ombre diffuse et effrayante, laissant toute la place à mon imaginaire. Je tends le livre sous le cercle lumineux et souhaite en finir au plus vite. J'ai la sensation que l'écrivain cesse de respirer en voyant ma main, comme si la boursoufflure barrant mon poignet l'obligeait à rester en apnée ou qu'il se mordait les joues pour museler sa réaction. Il se racle la gorge et me demande sèchement « À quel nom ? ». Troublée, je bredouille, j'hésite, puis je mens.

— Pour Tess.

Ses mains de pianiste caressent les pages, puis il noircit le papier

nonchalamment. Le livre claque et l'auteur repousse le pavé dans ma direction.

— Bonne journée.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas loquace et qu'il ne met pas à l'aise. Je m'empare de l'exemplaire signé et rebrousse chemin sans demander mon reste. Chamboulée, profondément perturbée. À la lumière du jour, le regard de ma sœur m'interroge sans un mot, cherchant à me sonder à propos de ces quelques secondes passées de l'autre côté. Un peu fébrile, je récupère mon portable et me retourne vers la cage. Deux fois.

— Tu es toute pâle. Cassy, tu es sûre que ça va ?

Vague de chaud, torrent glacial, j'en ai le vertige. Sherley me saisit par le bras, vraiment inquiète pour moi. Me demandant de quoi il en retourne au juste, elle m'entraîne un peu plus loin, et j'ai le regard dans le vague, l'esprit enchaîné dans cette boîte. C'est complètement fou, et en même temps, c'est ce que je redoutais plus que tout. Je m'étais préparée à ce cas de figure, mais pas à l'effet que cette éventualité aurait sur moi. C'est dingue, juste dingue, mais l'évidence est là, l'évidence me gifle :

— J'ai... j'ai reconnu sa voix.

Chapitre 3

Cassy

Sur le parking, j’observe à travers le pare-brise les véhicules des derniers lecteurs quittant leur place de stationnement, nos plans ont changé. Au grand dam de ma sœur, le tableau de bord est truffé de gobelets estampillés Starbucks, sa voiture s’est transformée en un poste d’observation improvisé. Et sans quitter des yeux la devanture de Barnes & Noble, je termine d’avaler un donut en songeant que *tôt ou tard la séance de dédicaces va se terminer.*

Alors que le soleil décline, Sherley est pendue au téléphone dehors, tournant en rond sur le bitume. Une main dans la poche, très élégante comme d’habitude, même quand elle ment. Lorsqu’elle revient vers moi en raccrochant, je suis surprise de la voir se diriger vers le coffre de son cabriolet. Elle en extirpe un cric, contourne sa BMW, jusqu’au capot. Passant la tête par la fenêtre, je l’interpelle, étonnée.

- Papa a dit quoi ?
- Il est furieux. On s’expliquera demain.
- Mais qu’est-ce que tu fabriques ?
- Je nous couvre.

Malgré son style BCBG, elle soulève l’engin et le fracasse contre le

phare de sa voiture. Le verre explose, ma dernière bouchée peine à descendre dans ma trachée. Les bris de glace croustillent quand elle revient sur ses pas. Le coffre claque, puis la portière, lorsqu'elle s'installe et reprend son énième café dans un flegme qui me laisse pantoise.

— Officiellement, on a eu un accrochage. Ça nous laisse un peu de temps. On reste ici jusqu'à ce qu'*il* sorte.

À l'écoute de son programme, je la dévisage en roulant des billes effarées, interdite, reconnaissante aussi.

— Quoi ? Cassy, tu sais très bien que quand on ment à papa, il faut que ce soit crédible.

J'acquiesce d'un mouvement du menton. J'imagine la fureur de notre père, s'il apprenait la vérité - même s'il lui concède beaucoup de choses depuis qu'elle est passée directrice commerciale. Quant à mon absence, je pense que la « responsable du pôle Spas & Jacuzzis » peut s'éclipser une journée entière sans que personne ne le remarque ou qu'il y ait la moindre incidence sur l'activité de l'entreprise à cette période de l'année. Derrière le nom pompeux de mon poste se cache une autre réalité, je suis réduite à être la « préposée aux photocopies » d'octobre à avril.

— Merci Sherley, tu n'étais pas obligée...

D'une traite, elle avale son expresso, me glisse que « c'est normal » et consulte l'heure.

— C'est quand même incroyable qu'*il* ose revenir ici. Tu ne trouves pas ?

Je bredouille, sa question sème le doute en moi.

— Je... Peut-être que je me trompe.

Comme traversée par une décharge électrique, elle se tourne sèchement vers moi.

— Attends, je viens de casser mon phare parce que tu étais sûre de toi !

Son regard noisette me fusille et fissure mes convictions.

— C'est... c'est allé très vite.

— J'ai annulé une réunion, j'ai menti au Padre. Ça fait des heures qu'on végète ici et qu'on se planque comme des enquêtrices. Et tu te ravises ?

Je m'enfonce peu à peu dans mon siège et dans l'incertitude. D'une voix à peine audible, je murmure être désolée, c'était il y a si longtemps. Dix ans...

— Il y a bien des passages entiers du livre qui semblent être écrits pour toi ? C'est vrai ou pas ? Cassy, c'est bien ce que tu m'as dit ?

— Oui... j'en ai l'impression.

Mais plus les minutes défilent, moins j'en mettrais ma main à couper. Mon silence l'inquiète et elle lâche un juron en tapant sur le volant. C'est à ce moment-là qu'une grosse berline noire s'immobilise devant les portes principales. Le chauffeur en sort et ouvre la portière arrière, il semble attendre quelqu'un.

— Sherley ! Il y a du mouvement. C'est maintenant !

On sort toutes les deux du cabriolet, mes jambes flageolent, je

vacille sur quelques mètres. Plus vraiment certaine de vouloir savoir. Une blonde enveloppée d'un long manteau blanc en fourrure sort de la librairie. J'approche encore, sur les traces de ma sœur. Puis mon souffle se coupe lorsqu'une silhouette quitte à son tour l'enceinte. Une ombre élégante, fine.

— Cassy, c'est lui ? Il a un masque.

Son visage est dissimulé, *la poisse*. Je suis pétrifiée sur le goudron. Incapable de répondre. Appuyé sur une canne, il boitille d'une démarche fragile jusqu'à la berline. Je déchante.

— Cassy ? Cassy ? Dis quelque chose ! C'est lui ou pas ?

Le sol se dérobe sous mes pieds. Je sombre dans un abîme de doutes et caresse mon poignet boursoufflé pendant que ma sœur pète un plomb.

— Tu te fiches de moi ? *Il clopine* ! Ça ne peut pas être *lui*.

*

Lord Hybris

Épuisé de m'être prostitué des centaines de fois, je boucle ma ceinture dans le silence appréciable d'une limousine à l'habitacle feutré. À mes côtés, Heather s'empresse de parcourir les rapports de ventes imprimés par l'équipe commerciale. Notre chauffeur nous éloigne de Barnes & Noble alors que le sourire de mon éditrice est indélébile.

— Comme quoi, il ne faut pas avoir d'à priori sur les petites villes, les scores d'aujourd'hui sont affolants. Et je constate que tu n'en es pas mort.

Sans répondre, je retire mon masque et triture ma canne en grimaçant. Ma douleur au genou enfle depuis des heures dans cette cage, elle me dévore, c'en est intenable. Si bien que j'extirpe de la poche de mon pantalon un comprimé d'OxyContin. *Foutue rotule bousillée à jamais.* J'aimerais juste me poser en silence, mais Heather est sur son petit nuage de billets verts.

— Il m'a fallu rapatrier du stock, même au fin fond du New Hampshire... c'est un succès, mon cher.

Sans quitter les courbes de ventes des yeux, elle me tend un duplicata puis une bouteille d'eau minérale - un vieux réflexe -, avant de reprendre.

— Je te laisse une copie, admire l'impact de cette journée.

Je lui dois mon ascension fulgurante, mais aussi mes chaînes. Lassé d'être asservi au profit d'une garce inhumaine, je me contente de plier sa fichue feuille sans prendre le temps de la consulter. D'abord en deux. Puis en diagonale alors qu'Heather poursuit sur sa lancée.

— Dernière séance demain à Manchester, je te prédis un record de fréquentation, mieux que dans le Vermont. Tu as énormément de lecteurs là-bas.

Mes ongles marquent chaque pli d'un losange dont je rabats les bords avec nostalgie, j'appose ma tempe contre la vitre froide, conscient de n'être que son jouet. Là, je laisse mon regard se perdre sur la route 202, la station-service Irvin Oil, un motel désuet et les

cèdres ornant les jardins tranquilles des gens bien comme il faut.

— Nous descendons ensuite sur Boston. Ce sont deux grosses dates avant que je boucle les accords dans le Connecticut. Tu devrais y faire un malheur.

J'étire les angles lentement, façonnant le document à ma guise tandis qu'elle liste la quantité impressionnante de libraires prêts à m'accueillir.

— Ah, je ne te l'ai pas dit, mais j'ai reçu dans la journée la confirmation pour Nashville qui vient s'ajouter à notre tournée. Dès le premier trimestre, on repart dans le Tennessee et...

Je termine mon bateau en papier, puis le triture entre mes doigts, perdu dans mes songes. *Et si c'était elle ? Elle doit avoir quelque chose comme vingt-six ans maintenant...* Heather interrompt sa tirade, consciente de mon absence de réaction.

— Tu m'écoutes ?

Pour être tout à fait sincère, non. C'est plus fort que moi, j'ai la tête ailleurs. Obnubilé par une cicatrice sur un poignet croisé dans le noir.

Chapitre 4

Cassidy

La BMW éborgnée pile. Le portail automatique s'ouvre sur ma villa trop grande et trop froide, enviée par le voisinage – à l'image de la carrière de notre père. Je récupère mon exemplaire de *Dark Reflections* et laisse mon regard fatigué parcourir cette demeure qui ne me ressemble pas : deux cents mètres carrés, piscine à remous, toit-terrasse. Une bâtisse sortie de terre à une époque où j'avais besoin de prendre du recul parce que j'étais au plus mal. Financée par mon père, il l'a construite simplement pour me ramener sous son aile, dans les filets de la famille. Et qu'on le veuille ou non, on ne porte pas le nom de Zaranetti sans étaler la réussite du clan. Si bien que Sherley vit à 13 kilomètres d'ici, dans une maison de poupée identique, une conception signée par un architecte qui domine le quartier et expose à tout Northwood le triomphe de notre lignée. Après la déconvenue essuyée à la librairie, le cabriolet de ma sœur s'immobilise le long de ma Mustang à la capote crème. Sentant son regard compatissant s'abattre sur moi, je refuse de passer pour une victime plus longtemps et me ressaisis.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle consulte sa montre, hésite un instant, puis coupe le moteur.

— Un verre de vin et je rentre. J'ai pris un retard pas possible sur le travail.

Lorsque j'ouvre en grand et que je foule le couloir menant au vaste salon, Sherley évite soigneusement les paires de baskets souillées qui traînent à l'entrée en se retenant de commenter l'état de mon intérieur.

— Désolée, je n'ai pas eu le temps de ranger. La femme de ménage est en arrêt maladie.

Silence, mais elle n'en pense pas moins. Mon pied heurte un robot à la tête arrachée qui gît entre la pièce à vivre et la cuisine équipée. Sur le plan de travail où je dépose le livre sur un colis, des feutres mordillés et décapuchonnés côtoient une voiture télécommandée sauvagement démembrée. Depuis quelque temps, je me laisse déborder, je l'admets. Surtout depuis que j'ai divorcé. D'une voix navrée, je réponds aux yeux écarquillés de Sherley.

— Tyler casse tout ce qu'il touche en ce moment...

Abasourdie, elle détaille d'un air circonspect le sapin de Noël renversé non loin du meuble TV.

— Je vois ça.

Effarée, du bout des doigts, ma sœur soulève un jean troué qui traîne, maculé de trace d'herbe sur les genoux et affiche une moue dégoûtée.

— C'est un bon contraceptif. Rappelle-moi de ne jamais avoir d'enfant.

Elle se pince les lèvres, réalisant qu'il est tout ce que j'ai, puis

rebondit pour ne pas rester sur une remarque qui froisserait n'importe quelle mère.

— Il fait toujours des cauchemars ?

Je nous sers deux verres de blanc californien tout en soupirant que mon petit garçon est rude en ce moment.

— J'y ai droit toutes les nuits.

— Il voit toujours la psy ?

— Il ne veut plus y retourner...

Lorgnant le chaos qui nous entoure, elle compatit.

— J'imagine que tu dois respirer un peu... Charlie te le ramène quand ?

Tout en ouvrant un carton Amazon que je n'ai pas eu le temps de déballer avant que Tyler ne demande à dormir chez mon ex, je lui confie que je ne sais pas exactement.

— Il doit m'appeler. Demain ou après-demain, je suppose.

Je découvre le calendrier de l'avent conditionné avec soin, garni de chocolats et reçu en *prime*. Une surprise que je réserve à mon fils dès son retour, histoire d'apaiser nos relations difficiles. Après une gorgée de vin, je m'empresse de cacher le tout dans mon dressing tandis que Sherley revient à un sujet qui fâche en s'approchant de la bibliothèque face à la cheminée.

— Et pour Lord Hybris, on fait quoi ? Tu tires un trait ?

Je glisse ma commande entre une pile de leggings éventrés et un tas de jeans qui menace de tomber sur une vieille boîte à chaussures

jaune au fond de l'étagère. En revenant sur mes pas, je m'excuse de l'avoir embarquée là-dedans.

— J'étais sûre de moi, mais je ne sais plus quoi penser à présent. Je divague, c'est du délire...

Dans son tailleur strict, les mains derrière le dos, elle m'assure être de mon côté, quoi que je décide. Pourtant, tout en contemplant ma collection dédiée au Prince du noir, elle laisse parler son scepticisme.

— Je ne sais pas comment tu peux te forcer à lire ces horreurs.

Une fois à sa hauteur, j'observe à mon tour l'enfilade d'ouvrages, en murmurant que je cherche des réponses. Puis je m'empare de « Blood & Bite », un de ses premiers romans, si dur que je n'ai jamais pu aller au-delà des premiers chapitres, et j'ouvre une page au hasard. Sherley se rapproche de moi, et objecte que « parfois, les réponses n'existent pas ».

— Je suppose que tu as raison...

Cependant, mes yeux se posent sur quelques lignes et je me décompose, comme si je redécouvrais ce texte lu il y a longtemps alors que je ne suis jamais allée aussi loin dans la lecture de ce titre. Mon cœur manque un battement et se tétanise. Je me fige, glacée par les mots et referme aussitôt.

— Cassy ? Qu'est-ce qui te prend ?

J'accours dans le dressing, mes mains dégagent les pantalons sur l'étagère et j'attrape la vieille boîte jaune que j'ouvre en réprimant des tremblements. Mes doigts parcourent des souvenirs, des trésors

de guerre et tombent sur un bateau en papier. Exactement comme dans le livre. Il est orné de cette même phrase qui m'a fait tiquer : celle issue d'un poème inscrit à l'intérieur lorsque je le déplie. Un poème prononcé par le monstre fauchant la trajectoire d'un petit garçon dans le récit. Un poème que j'ai lu et relu dans une autre vie.

« Mon cœur est un radeau sous l'orage qui n'atteindra jamais ton rivage. Tu n'es plus là, à moins que je ne sois plus ici. Fatigué de nager à contre-courant, je me laisse sombrer, je te laisse tomber, je m'abandonne au néant et au diable pour ton âge. Alors, ici-bas, il ne restera que les larmes. Seulement la rage et plus rien de nos vies. »

La boîte à chaussures chute à mes pieds et ma sœur vient à la rescousse en me demandant ce qui ne va pas et ce que je fabrique avec ce bout de papier. L'œil hagard, le cœur crevé et l'esprit sonné, j'ai du mal à réaliser que c'était sous mes yeux depuis tout ce temps, et que je suis passée à côté. Du bout des doigts, je caresse cette plaie qui me barre le poignet, lorsqu'un filet d'air fébrile laisse échapper une vérité qui change tout.

— C'est... c'est bien lui. Sherley, c'est Clayton.

Chapitre 5

Cassidy

À part me provoquer une légère tachycardie, ma double dose de café au petit déjeuner n'a pas eu l'effet escompté. Ciel gris et basses températures ce matin, pourtant dans ma voiture, la climatisation tourne à plein régime, histoire de me maintenir alerte et éveillée. Je n'ai pas vraiment fermé l'œil de la nuit, j'ai repris mes lectures après le départ de Sherley. J'ai replongé dans chaque passage clé, assailli d'une tonne de questions sans réponses. Des réponses que je compte bien obtenir aujourd'hui. À chaque fois que ma propre vie se faufilait entre les lignes, le besoin d'en savoir plus a sapé mon sommeil. Et j'ai erré dans ma maison vide jusqu'à l'aube, avec la sensation que derrière ces textes ô combien sombres, se cache un appel. Ou un piège.

Ma Mustang s'arrête devant le bâtiment principal du siège de Zaranetti – Pools & Spas. Un vaste complexe dominant tout le secteur d'East Hope Lake. Je contemple avec une appréhension grandissante les murs de l'empire appartenant à mon père et je redoute sa réaction après avoir déserté hier en rendant ma sœur complice d'un fiasco chez Barnes & Noble.

Sur le parking, le cabriolet de Sherley débarque à vive allure, celle-ci me rejoint en trombe et nous voilà de retour dans l'entreprise

familiale, histoire de rattraper le coup après un bobard monumental justifiant notre absence de la veille. De mon côté, il m'est difficile de revenir à la réalité, je rumine encore et encore ces quelques secondes passées dans le noir ainsi que les chapitres troublants, oscillant entre la crainte et le besoin de revoir Clayton.

— Cassy, tu me laisses parler. Je m'occupe de papa.

Le plan est simple, Sherley a toujours un plan. Elle se charge d'embobiner notre père et il suffit que je me taise pour ne pas nous griller. Mon œil se perd sur le parking puis sur la Maserati du grand patron en réprimant mes angoisses du mieux possible. Je valide en opinant de la tête, tandis que l'on regagne le showroom, les odeurs de chlore et le Patriarche à l'humeur massacrate.

Entre ces murs qui nous ont vues grandir, les employés sont sur le pied de guerre, Sherley et moi, on se sépare. Je fais profil bas en direction de mon bureau, mais avant que je ne puisse m'y réfugier, je me casse le nez sur Aaron, le toutou de papa.

— Il est furax !

Au-delà d'être le salarié modèle aux yeux de mon père, ce roux taillé à la serpe est un ami d'enfance de ma sœur, un lèche-botte au visage carré, et accessoirement, le type qui s'acharne à me rentrer dedans - sans aucun espoir de conclure en ce qui me concerne.

— Tu as une petite mine, Cassy.

— J'ai eu une nuit mouvementée.

Me bloquant le passage, il écrase son épaule contre le montant de ma porte, croise les bras sur sa tenue de travail à l'effigie des Piscines Zaranetti et lutte pour ne pas loucher sur mon chandail gris

et mes cuissardes. Une sale manie qui a le don de passablement m'agacer depuis des années.

— Une nuit « mouvementée »... Seule ?

Le silence et le mépris, c'est mon unique réaction face à ses indiscretions.

— Je crois que le boss veut te toucher deux mots.

D'un mouvement du menton, il désigne mon père qui abandonne ma sœur et se dirige droit vers moi. Costume cintré, crâne luisant, fine moustache et lèvres pincées. Son attitude ne présage rien de bon. Aaron détale sur un simple « bon courage » après m'avoir toisée, le Patriarche extirpe un cigare de sa poche et une flopée de remarques acerbes pour ne pas changer.

— Une journée entière sans te rendre au bureau, de mieux en mieux. La prochaine étape, ça sera quoi ?

Songeant aux consignes de Sherley, je me borne à encaisser, à serrer les dents en attendant que l'orage passe. J'imagine qu'elle a ficelé son mensonge puisqu'il ne cherche pas davantage d'explications et se contente d'être fidèle à lui-même.

— Histoire que je ne te paie pas à batifoler, tu vas me découvrir les modèles d'expo dehors, les premiers clients vont arriver.

Pas vraiment en position dominante, j'accepte la corvée même s'il abuse. Je suis responsable des Spas et des Jacuzzi, mais ce titre honorifique dissimule en réalité des journées ponctuées de tâches peu épanouissantes. Bien sûr, ce n'est pas à moi d'ôter les bâches, n'importe quel stagiaire pourrait s'en occuper, mais il a choisi de

me punir. Ça me coûte, mais je prends sur moi, à regret.

— Et c'est la dernière fois que tu franchis ces portes avec une tête pareille. Va te remaquiller.

Un soupir en guise de réponse, j'aurais aimé un « bonne journée, ma fille », une bise ou une accolade, mais je dois me faire à l'idée : la seule once d'humanité dont il dispose est réservée à ma sœur aînée depuis longtemps. Depuis dix ans. C'est un état de fait, et mes dérapages n'y sont pas étrangers. Tout de même consciente d'avoir évité le pire, je remonte le showroom sans demander mon reste, tente de m'armer de courage et je me rends sur les terrasses destinées à la clientèle où nos plus beaux bassins sont exposés. Plus j'approche de l'eau, moins mes jambes me portent. *Allez, Cassy, tu peux le faire...*

Les pieds sur la margelle, mes mains tremblent lorsque je m'efforce de m'emparer de la bêche de sécurité. Mon cœur tape fort à proximité du skimmer, impossible de maîtriser ma respiration. Mon pouls s'emballe et mon estomac se noue au-dessus de la ligne de flottaison. Dans mon dos, un frisson glacé remonte jusqu'à ma nuque. Des images du passé me fouettent violemment. Une pulsation sourde gronde dans mes oreilles, mes cris terrifiés de l'époque reviennent au galop. Tout comme la vision du sang qui se répand sur le liner souillant les eaux turquoise de ma mémoire...

— Tout va bien ? Laisse-moi t'aider.

La voix rassurante de ma sœur prend le pas sur ma peur panique. En douceur, elle m'écarte de la piscine à débordement et m'étreint en cherchant à atténuer mes soubresauts compulsifs.

— Papa part à Portland pour la journée...

L'étonnement bouscule mon souffle chaotique, je me dégage un peu, surprise par son clin d'œil espiègle et ce retournement si soudain.

— À... à la succursale ?

— Je me suis arrangée pour qu'on ait besoin de lui dans le Maine. Pour quelques heures...

Sherley sourit, ravie de son stratagème. Elle caresse mon épaule et m'entraîne vers les locaux, alors qu'on entend la sportive italienne du Patriarce ronfler sur le parking.

— On prend ta voiture et on file jusqu'à Manchester. Cassy, cette fois, c'est la bonne.

Chapitre 6

Clayton

L'écho de ma fuite dans une rue déserte répond à des cris de haine. Mes pas résonnent, mon souffle haletant est couvert par d'autres qui se rapprochent. Je cours de plus belle, comme une ombre dans la nuit et cette rue devient une impasse au moment où une silhouette me barre la route. Le frisson qui rampe le long de ma colonne chuchote une terrible vérité : je suis coincé, je le sais déjà. La meute me tient en étau, elle est armée de barres à mine, de pieds de biche et de poings américains. Je suis prêt à me battre, mais je ne me suis pas préparé à me faire lyncher. Effluves de sueurs, expirations animales, rage dans les regards qui m'encerclent. J'ouvre les hostilités. L'attaque n'est-elle pas la meilleure des défenses ? J'empoigne le premier qui vient, bondis avec l'énergie du désespoir. L'un d'eux riposte. Flash rouge et blanc. Un goût cuivré envahit ma bouche, l'échine courbée, je vacille. Un autre éclair de douleur, en pleine mâchoire cette fois. Puis un nouveau dans les côtes. La respiration bloquée, je perds l'équilibre et toute chance de survie.

C'est un déluge de semelles et de crochets du droit qui s'abat sur moi sans aucune forme de procès. Constellé de coups, je protège ma tête, en pure perte. Puis vient une souffrance atroce, tel de l'acide dévorant ma jambe, depuis le tibia jusqu'à la cuisse. Un acharnement brutal sur ma rotule qui me pousse aux portes de

l'inconscience. Poupée de chiffon crucifiée par une horde ravie de me tabasser, les mains et les pieds qui martèlent mon genou ne font qu'un avec mes cris et l'odeur du sang. Sur le bitume, sur le point de tourner de l'œil, j'implore qu'on me laisse la vie sauve. Mais mes râles sont peu à peu couverts par des bruits de pas. Lents, sûrs. Le chaos cesse, je ne suis qu'une immense douleur, à leur merci. Ce spectateur dans la nuit se contente de rester dans l'ombre. J'entends la pierre d'un briquet, à deux reprises. Et je distingue un halo fugace illuminer les yeux d'un voyeur satisfait, une fine moustache. Volute de fumée, odeur de cigare et réveil en sursaut.

Trempé de sueur, je me redresse d'un bond au fond de cette chambre d'hôtel. C'est comme si je pouvais encore sentir chaque douleur. J'expire bruyamment, le cœur cognant à en sortir du torse, mon poing serre les draps et ma respiration peine à revenir à la normale. J'envoie valser l'oreiller et dans la pénombre, je cherche mes comprimés d'OxyContin. J'en ai abusé cette nuit, pourtant, je m'accroche à l'opium au saut du lit comme à une bouée. Pour ne plus couler dans ce cauchemar, ne pas me laisser emporter par le courant de mes souvenirs. La gorge nouée, je m'écrase à nouveau sur le matelas, les yeux rivés sur le plafond, le temps que les pulsations dans mon cou deviennent supportables et que je réalise qu'on frappe à ma porte.

Agrippé à ma canne, je traverse la suite péniblement, poussé par les coups à répétition. Lorsque j'ouvre, Heather se tient sur le seuil, enveloppée d'un vison, elle a le sourire carnassier. Celui qu'elle affiche à l'aube des grands jours, quand la Black box rapporte un max.

— Tu n'es pas encore prêt ?